[NOUS]

JEUNES DES QUARTIERS

MISSION LOCALE DE LA LYR

**PANTIN, LES LILAS,
LE PRÉ-SAINT-GERVAIS (93)**

ateliers
henry dougier

ÉDITO

PAR ANNE DHOQUOIS

« Le soir même, je recevrai des flots de textes, autant de cris du cœur de jeunes dont on devine le passé compliqué et le présent pas toujours simple. »

À la première séance, ils sont cinq. Cinq jeunes : deux filles, trois garçons. Une fois les présentations faites, nous entrons dans le vif du sujet. Certains sont très motivés par le projet de journal que je leur propose. Et pour cause, l'écriture les accompagne, les soutient, les délivre aussi d'émotions lourdes à porter. Le soir même, je recevrai des flots de textes, autant de cris du cœur de jeunes dont on devine le passé compliqué et le présent pas toujours simple. D'autres sont plus discrets, mais concentrés. D'autres encore sont plus indécis – ceux-là, je ne les reverrai pas.

À la deuxième séance, de nouvelles têtes font leur apparition. Des personnalités différentes, des origines variées, des parcours divers, entre quête d'orientation, déscolarisation, recherche de formation ou de travail, rêves professionnels difficiles d'accès… Tous sont accompagnés par la mission locale de la Lyr – qui œuvre sur trois villes de Seine-Saint-Denis (Pantin, Les Lilas et Le Pré-Saint-Gervais) – au sein de laquelle Murielle Guillot est conseillère (elle a également été la cheville ouvrière de ce journal).

Des parcours différents donc, mais une volonté commune. Ces jeunes, âgés de 16 à 25 ans, ont envie de s'exprimer et c'est bien cela qui les a animés dans ce projet. Chacun à leur manière, via un rap, des textes personnels, des collages réalisés sur Photoshop, des illustrations ou leur coup de cœur pour un film... ils et elles ont souhaité partager leur vie, leurs émotions ou leur créativité. Dans la plupart des journaux de la collection, les textes sont agencés dans des rubriques différentes (« habiter », « travailler », etc.). Ici, le seul verbe qui les réunit tous, c'est « RESSENTIR ».

Il y a de la générosité dans ce groupe-là, de la souffrance aussi quand j'en apprends un peu plus sur chacun d'eux. Problèmes sociaux, familiaux, maladie, handicap... La liste est longue, mais cela n'altère pas leur désir de mener ce projet jusqu'au bout. Même si, au fil du processus, certains disparaissent, remplacés à nouveau par d'autres, qui vont mettre leur pierre à cet édifice de papier que vous tenez dans les mains. Un édifice fragile et délicat (réalisé dans des conditions exceptionnelles en raison de la Covid), mais aussi riche de la force de vie dont ces jeunes gens font preuve, malgré les blessures et une crise sanitaire qui les touche de plein fouet. La résilience est là.

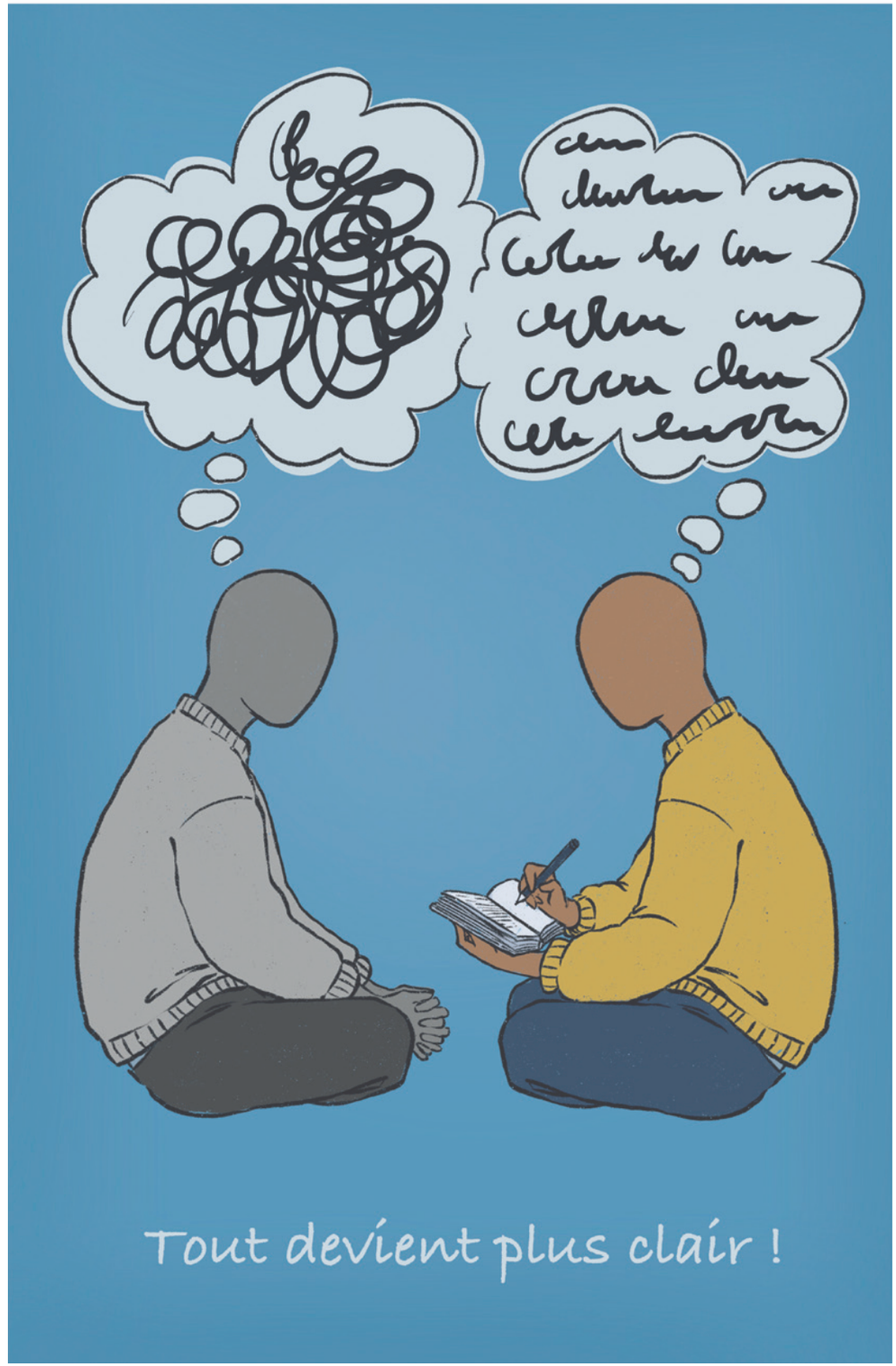

Illustration : ELHostis

11 JUIN 2012

PAR ZRK

8 janvier 02, à Alger j'suis né
D'une famille plus proche d'être pauvre que d'être fortunée
Mes parents sont originaires d'Algérie
La plupart de mon enfance, je l'ai passée auprès de ma mère
Elle surmonta beaucoup de galères
À mes 11 piges, on finira par venir en France au prix de nombreux sacrifices
Pensant que la France était une terre de réussite
Juin 12, dans ce pays j'atterrissais
Et ce que j'ai vu ce jour-là a sûrement changé ma vie
Dans un HLM que ma mère louait
Mais maman m'a jamais laissé crever de faim
Maman a toujours subvenu à mes besoins
Pour mon bonheur, elle a sacrifié le sien
Je ne suis pas un richard, mais plutôt un banlieusard
Mon style vestimentaire et mon apparence provoquaient des sourires moqueurs
Ce qui développa en moi, très vite, la rage de me battre
La rage d'exister, l'envie de réussir
Les erreurs ont des conséquences
Qui font s'envoler nos espoirs
Les erreurs ont des conséquences
Qui font s'envoler nos espoirs
Du lycée, j'ai presque pris congé
Issu des blocs de béton, la rue m'attendait au tournant
Elle m'a toujours guetté, mais jusque-là j'ai réussi à l'esquiver
Avec les prières que j'ai faites
Veux-tu que je te raconte la suite ?
On rêve de devenir millionnaire sans jamais rien donner aux impôts
Vu que la vie n'est pas un film
Quand j'étais au collège, on me poussait à dealer, de descente à 10
Je le savais et je le sentais, je le savais et je le sentais que ça partait en boulette
Mais la prière a vaincu et m'a fait réfléchir
Ils n'ont pas réussi à me vaincre
La prière m'a fait réfléchir
Ma mère s'est fatiguée pour moi, pour ma vie
Et sais-tu que derrière tout homme se cache un peu de faiblesse ?
Avant j'avais un pote et on se charriait
Mais moi j'attends pas que la mort m'envoie un courrier
Qu'Allah nous préserve des représailles
Dans l'au-delà les comptes et pas d'actes
Je me suis réellement senti en danger
Je savais que je risquais de me noyer si jamais je plongeais
Je t'assure, je garde les traces de mon passé
Tu sais, ces choses que j'pourrai jamais effacer
Puis j'ai jamais oublié l'islam, cette religion respectable
Des paroles auprès de gens beaux et fiables
Elle m'a rendu ma fierté, mes principes, mes valeurs
Elle m'a montré ce qu'était un homme
Et comment affronter les démons qui nous traquent
J'ai embrassé le droit chemin
J'passe le salam à ma mère qui m'a très bien éduqué
À tous les musulmans, l'islam ramène l'amour
Rassemble tous les pays, toutes les origines, toutes les cultures
Y aura pas que des riches et pauvres
Y aura des gens mauvais ou bons
D'une famille plus proche d'être pauvre que d'être fortunée
8 janvier 02, à Alger j'suis né
Et y a une date que j'ignore encore, un jour je partirai

NON AUX VIOLENCES POLICIÈRES

PAR AB

Bonjour. Comment je m'appelle n'est pas important, ce qui est important c'est que je suis NOIRE et mon cœur saigne de douleur ! Oui, il crie de rage et de peine ! Je suis FRANÇAISE et ce n'est pas normal qu'en 2020 j'ai peur de sortir de chez moi par crainte d'être TUÉE par ceux qui sont censés me protéger, moi et ma famille ; je suis un être humain comme toi. Et vous savez quoi ? Je ne suis pas que noire, je suis NOIRE BLANCHE et je suis de toutes origines : malienne, française, algérienne, gambienne, MAROCAINE, PAKISTANAISE, PORTUGAISE, ou encore IVOIRIENNE. Je suis de toutes les frontières, mais je suis aussi ADAMA TRAORÉ, ZYED ET BOUNA, George Floyd, Abou Bakari Tandia, Balé Traoré, Raouf et Tina, tous ceux qui sont morts suite à une altercation avec la police… Et la liste est encore longue. Alors, je n'aurais qu'une seule question : « POURQUOI ? » Mais j'ai bien peur de n'avoir jamais de réponse. Je me trompe ?

Cordialement,
Une CITOYENNE DU MONDE

Illustration ELHostis

LA PENSÉE DU JOUR

PAR ELHOSTIS

Que j'aimerais ne pas être un trou noir, absorbant les informations acquises pour, en fin de compte, les laisser sombrer dans l'obscurité ! Je préférerais que nous soyons des livres, plus précisément une mémoire, car nous sommes tous une histoire. Pourquoi ne pourrait-elle pas être plus simple à se remémorer ? Plus accessible.
Si l'on pouvait se rendre dans son être pour y retrouver un souvenir. Par exemple, feuilleter le Livre sur les souvenirs d'été 1998, page 126, paragraphe 2, alinéa 3, et y lire : « Le soleil réchauffait nos corps allongés sur les transats, la crème solaire sentait bon et maman me souriait avec douceur, sa main caressant ma joue. » Au moins, ça me permettrait encore de me souvenir d'elle. Mais est-ce raisonnable de vouloir absolument tout garder, tout noter et pouvoir se remémorer chaque instant ? N'est-il pas tout aussi beau de se laisser imaginer ?

PORTRAITS CROISÉS

MARINE, DOUCE ET PIQUANTE, COMME SON ÉCRITURE

PAR AICHA

« Je m'appelle Marine Claverie. » Dès le premier échange, je peux l'entendre sourire derrière le téléphone. « Je viens d'avoir 26 ans, le 4 octobre dernier », précise-t-elle avec son accent du Sud-Ouest – Marine vient d'Auch. Mais elle vit à Pantin aujourd'hui. Ce qui nous réunit ? Notre passion commune pour l'écriture. D'où ma question à ce sujet. Pourquoi écrit-elle ? « J'ai l'impression qu'écrire, c'est comme respirer, c'est vital », me répond Marine. L'écriture est donc très importante pour elle, ça se sent et c'est ce qui me donne envie d'en savoir plus sur cette jeune femme. Je lui demande alors d'où lui vient cette passion. « J'ai commencé à écrire à 7 ans, comme tout le monde, mais je me rends compte un peu plus chaque jour que c'est devenu une passion. Ma professeure de français au collège valorisait mes textes et m'a encouragée sur cette voie. »

On peut le dire, Marine est née pour écrire. Du reste, elle voudrait en faire son métier et devenir biographe. Je vois Marine comme une rose, douce et piquante, pleine d'amour mais avec un fort caractère. L'adjectif qui lui convient le mieux : « authentique ». C'est en tout cas une passionnée, qui se donne sans compter pour parvenir à faire ce qu'elle aime : écrire.

Photo : Hugo Sourdin

L'ÉCRITURE ET MOI

PAR AB

J'aime écrire car quand j'écris je suis dans ma bulle ; c'est mon monde, mon univers. Cette bulle me permet de m'évader et de me canaliser quand je suis sur le point d'exploser. Elle a été là pour moi dans les moments les plus durs de ma vie, par exemple quand j'ai su que j'ai été adoptée ou quand mon meilleur ami s'est suicidé. Elle a été là pour me persuader que j'avais une chance de m'en sortir. Elle me permet aussi d'avancer quand je suis sur le point de tout lâcher ; elle me donne l'envie d'aller le plus loin possible. Je voudrais être écrivain et être remarquée par mes écrits et non pas par mes péripéties. Je ne pourrais pas vivre dans un monde où l'écriture n'existe pas, elle fait partie de ma vie. C'est comme un membre de mon corps, je ne peux pas vivre sans.

AICHA OU L'ÉQUILIBRE ENTRE CRIS ET ÉCRITS

PAR MARINE.CL

« Je ne sais pas pourquoi mais je me sens un peu stressée à l'idée de cette interview », confie Aicha lorsque je lui demande son âge (21 ans, bientôt 22). Entre assurance et inquiétude se dessinent les traits d'une jeune femme entière.

« Je suis une personne qui prend tellement les choses à cœur », dit-elle. Il ne s'agit donc pas de trancher. Un « côté noir et un côté blanc » formant le tout, comme le symbole du yin et du yang dans lequel Aicha se reconnaît spontanément. Froissée et détendue, Aicha s'équilibre. Elle rêve d'écrire toute sa vie (voir encadré ci-dessus). Elle rêve d'être reconnue pour cela. À la sortie du collège, un garçon subit les brimades de ses camarades. Touchée à vif, la jeune femme va à la rencontre de l'inconnu pour le défendre. Elle lui prête sa parole, elle partage sa rage. Écrire pour mettre en valeur ce qui devrait l'être. « L'injustice me prend aux tripes », et Aicha n'attend pas.

Aujourd'hui la jeune auteure se forme aux contraintes de la vie. Elle travaille dans une école maternelle à Romainville avec des moyens et des grands. Aicha se lève tôt, elle avance, tout sourire, Aicha se lance.

220, AVENUE JEAN-LOLIVE

Photo : Hugo Sourdin

PAR MARINE.CL

Vingt-quatre heures de la vie d'un immeuble pantinois

Le rideau de fer grince vers 9 heures du matin. À cette heure, le peintre égyptien, troisième étage, a déjà quitté l'immeuble. Il a l'habitude de sortir au lever du jour. Sans bruit, il ouvre la porte noire d'un petit local qui partage la cour en deux. Il prend ses affaires et s'éclipse jusqu'au soir.

10 heures, motos et scooters sont de sortie, le garage du rez-de-chaussée s'anime. La cour gronde de moteurs en panne, embrayages et pots d'échappement. Le rire malien de M. « Dreads » monte jusqu'au troisième et dernier étage, d'où j'observe la cour de mon immeuble. Un côté gris rempli d'huile et d'essence ; un côté clair parsemé de mégots et de futurs plants de tomates. Si seulement on s'en occupait, les jardinières en friche pourraient devenir de véritables tables cocktail.

Depuis le confinement, je rêve d'une fête des voisins, au moins pour goûter, un dimanche. Les visages se croisent, mais nous ne nous sommes pas encore vraiment rencontrés.

Mme « Parka-Trotinette » ponctue sa journée de déplacements, toute guillerette avec son col en fourrure. Ses écouteurs dans les oreilles, elle passe d'un pas actif du dehors au dedans et sourit pour dire « bonjour ». Je ne connais pas son prénom. Peut-être qu'elle habite au deuxième, entre le « couple au chat » et les colocataires brésiliens, Rodrigo et Fabricia.

Mon colocataire descend pour fumer. Il porte une tasse de café dans sa main et se positionne à côté des vélos, côté clair. Il pose sa tasse, s'adosse au mur et rêvasse.

Quelques pavés plus loin, côté huile, les mécaniciens rentrent et sortent des scooters sans relâche. Je me décide à descendre.

Dans la cour, je prends une minute pour observer la façade de notre immeuble, sans volets. Tout au bout de la ligne de fenêtres, au deuxième étage, le chat profite d'une ouverture pour se lancer. Une main discrète et vigoureuse le rattrape avant qu'il n'atterrisse dans les motos. Le « couple au chat » vit sans encombre.

Un mécanicien me propose un café. J'ai un passe-droit pour entrer dans le garage. M. « Dreads », le gérant, n'a pas de prénom, c'est ainsi qu'il se voit affublé de toutes sortes de surnoms. On l'appelle « le Rasta », « Niang », « l'Artiste », « chef ». « Mais il n'y a pas de patron ici ! » s'exclame l'Artiste, inspiré, à moins que tout le monde soit le patron à la Maison du Deux-Roues.

J'opte pour M. « Dreads » et il réplique à nouveau : « Ce ne sont pas des dreads, ce sont des idées ! » Et M. « Dreads » en a beaucoup. Il est tout de suite intrigué par mon projet d'écriture. Quelques tresses s'éveillent pendant que nous discutons de tout, du pourquoi écrire, du comment nettoyer la cour, et du dioula qui veut dire « commerçant » mais aussi « voyageur » en mandingue, l'une des langues parlées au Mali et au 220 avenue Jean-Lolive.

En remontant les escaliers, deux combinaisons bleues me cèdent le passage. Ils travaillent à côté de l'immeuble et sont venus aider une voisine, Neneba Sidibe, à transporter sacs de courses et packs d'eau. Quand j'arrive au troisième, Neneba n'a pas refermé sa porte. J'aperçois le meuble à chaussures dans l'entrée et j'espère lui parler bientôt. Au moins pour connaître ses secrets de cuisine. Ses repas embaument les escaliers tous les jours ; son mari quitte le travail à 14 heures sans faute pour manger les patates en sauce de Mme Sidibe.

Manioc, poivre, oignons, riz, poivrons rouges, cumin. « Je mélange tout », me dit-elle en pétillant des yeux lors de notre entretien. Son mari Daouda la regarde et ajoute : « C'est la meilleure. » Je demande à Neneba si elle serait d'accord pour goûter dans la cour avec les voisins, un dimanche. C'est oui. Et Daouda m'apprend mon deuxième mot en mandingue : *n'be na cissan*, « j'arrive tout de suite ».

Dans la soirée, les scooters retournent dans l'atelier. Côté clair, j'observe le pas déterminé de l'« Asiatique gothique », un voisin du premier étage. Il traverse la moitié de la cour avec ses lunettes noires, ses cheveux légèrement plaqués en arrière, son pantalon noir à pattes d'éléphant et ses chaussures surélevées. Celui-là, je ne sais pas comment l'aborder.

De la musique s'échappe de chez Rodrigo et Fabricia. L'ampoule polychrome des voisins brésiliens survolte l'immeuble, en particulier la nuit. Je toque à l'improviste, porte numéro 6, et Fabricia m'ouvre. « Je croyais que c'était mon oncle, entre ! » Il reste du gâteau, multicolore, des ballons sont suspendus au plafond et le sol s'illumine de paillettes. Fabricia était coach de sport au Brésil, mais depuis qu'elle est arrivée en France, il y a quatre ans, tout a changé. « C'était le 31 octobre, pour Halloween. Je suis arrivée pour faire la fête ! Tu te rends compte, je suis venue du Brésil pour découvrir ça en France ! » Aujourd'hui, Fabricia est serveuse dans un café, à côté du canal. Elle connaît tout le quartier et réciproquement.

Je regagne mon étage en me demandant bien comment faire pour réunir tous les locataires. Il est bientôt 22 heures, le peintre égyptien téléphone à son épouse. Assis comme toujours sur la dernière marche de l'escalier, contre la rambarde qu'il a lui-même recouverte de peinture noire. Dans le haut-parleur, je devine qu'ils échangent sur leur quotidien en arabe égyptien.

Je salue mon voisin en pensant à toutes les langues qu'il me reste à apprendre, moi, la petite Blanche de l'immeuble, qui rêve d'une fête des voisins, au moins pour goûter le dimanche.

Destruction

Astrophia I

PHOTOSHOPEUR

PAR TOM

Quand j'ai arrêté le collège, je passais mes journées à jouer à la console, à regarder la télévision. J'ai commencé à me lasser et me suis mis à créer des images sur mon ordinateur, avec le logiciel Photoshop, que j'ai appris à utiliser en autodidacte. Je vais sur Internet, je choisis différentes illustrations et je fais des collages auxquels je donne des titres (*KZU Japan 2*, *Destruction*, etc.). Ma démarche est esthétique. Mon objectif, c'est que ce soit joli. Je fais attention à l'harmonie des couleurs par exemple. Cela me permet de m'occuper, mais c'est aussi du plaisir. Plus tard, je veux travailler dans le graphisme.

MR7ZXD

Kzu Japan 2

CINEMA

POURQUOI J'AI AIMÉ *APOCALYPSE NOW*

PAR SIOBAN

SYNOPSIS

Pendant la guerre du Viêt Nam (1955-1975), un capitaine américain est envoyé par ses supérieurs sur les lieux du conflit pour retrouver et tuer le colonel Kurtz, dont les méthodes sont jugées malsaines. Celui-ci s'est réfugié au fin fond de la jungle et a pris la tête d'un groupe d'indigènes.

MON OPINION

J'ai aimé ce film de Francis Ford Coppola (sorti en 1979) parce que j'ai reçu une bonne claque quand je l'ai vu pour la première fois au cinéma. La dureté, la brutalité et la folie de la guerre nous sont montrées d'une façon si forte et si intense qu'on les reçoit en pleine figure. Je me souviens que j'étais accrochée à mon siège et que je ne pouvais pas détacher mes yeux de l'écran tellement j'étais happée par le film et les scènes que je voyais.

L'histoire de ces soldats et de ce colonel est angoissante, et la tension entre les protagonistes vraiment oppressante. Je n'ai pas revu le film depuis un bon moment, mais je voudrais le revoir. Car c'est une œuvre qui fait réfléchir aux actes de la guerre et à ses conséquences sur les hommes, devenus des fantômes, et qui resteront marqués à vie dans leur chair, dans leur cœur et dans leur tête.

Illustration de ELHostis

[NOUS] JEUNES DES QUARTIERS

« Nous, jeunes » des quartiers, des lycées professionnels, des lycées agricoles, des collèges ou des foyers, regardez-nous, écoutez-nous, tels que nous sommes, trop souvent invisibles, trop souvent inaudibles.

« Nous, jeunes », une collection inédite de livres pliés, rédigés par des jeunes de 12 à 25 ans, comme un journal de bord multiple, reflet de leurs lieux de vie, de travail, d'apprentissage.

« Nous, jeunes », des histoires brèves porteuses de sentiments, d'émotions, de valeurs, qui nous maintiennent en éveil.

Henry Dougier, concepteur de la collection « Nous, jeunes »
Anne Dhoquois, coordinatrice de la collection et journaliste
Émilie Prat, maquettiste
Alice Breuil, correctrice
Tom, illustration couverture

Date de parution : décembre 2020

979-10-312-0280-8

ateliers henry dougier
ateliershenrydougier.com

Avec le soutien de :

PRÉFET DE LA SEINE-SAINT-DENIS
Liberté
Égalité
Fraternité

Est Ensemble Grand Paris